

Images

Cette nuit. Deux heures du matin. Mon corps fatigué voulait dormir. Mon esprit comme à l'accoutumée refusait. Allongée sur le dos, je fermais les yeux. Je savais. Les images allaient défiler. D'abord le noir piqueté de flocons. Tourbillons cylindriques s'enfilant les uns sur les autres jusqu'à disparaître à l'infini. Le noir, brun noir englouti sitôt apparu. Je me concentre pour appeler la lumière. Immobile les yeux serrés. Le noir, les flocons filent, se brouillent. Je me concentre. Fulgurante une lumière or, vert, le rayon vert plonge et disparaît de sa trajectoire.

Je suis éblouie, je veux conserver la lumière. Je me concentre. J'appelle les couleurs, j'appelle les images. Les formes informes filent à une vitesse semblable à celle des jeux électroniques. La route bondit écrasée par les défilements vertigineux. Le noir, brun noir. Surgit du fond de la nuit ou de mon âme, un œil. Le fond blanc éclatant, si blanc, ma respiration est suspendue, l'iris tellement bleu qui me regarde. L'œil emplit l'espace, un bleu lumière, un bleu bouleversant, les contours de l'œil sont parfaits, superbement dessinés.

Je fixe l'œil qui me fixe. Je suis dans un état de ravissement suprême. Je ne veux pas qu'il disparaisse. L'œil diminue son champ de vision, tous mes efforts se concentrent, l'arcade pure se fait plus petite, le bleu aussi intense s'éloigne, s'estompe, disparaît. Au fond de mes yeux fermés demeure le bleu. Noir, brun noir. Têtes contre têtes, les visages chaloupent.

Le premier, la beauté absolue s'offre à moi en gros plan, disparaît, d'autres imparfaits demeurent. J'essaie d'en distinguer les traits. Formes informes marron, je me concentre, je veux reconnaître, je serre plus fort les yeux. De l'informe, des dents prennent forme, le crâne apparaît, cette image je la connais, elle m'épouvante toujours. La mort. Le crâne lisse de la mort. Les images glissent vertigineusement, la vitesse lumière les emporte goulûment. J'appelle de toutes mes forces d'autres images. Je veux revoir la lumière or vert, je veux revoir l'œil bleu. Je me concentre, mes lèvres s'engourdisent, je vais dormir, je ne veux pas dormir. Les flocons entamés par le noir. Le noir. Fulgurante la lumière brise le noir. Du fond de mon âme, l'œil bleu ourlé de cils noirs et humides me regarde. Ces longs cils me bouleversent un à un dessinés. Ils ont une âme. Ils disparaissent aussi. Plus aucune image.

Pour éviter l'angoisse qui me guette, je me dirige vers la cuisine, lieu de pèlerinage nocturne. Seule la tranche de pain complet coupée rituellement, d'une bonne épaisseur m'apaise. Encore le rituel. Je prends la tranche, la pose sur une petite assiette, farine brute, petit son, croûte épaisse, brune.

Il faut couper la résistance de l'épaisseur, sentir dans le palais la masse du pain, la mâcher lentement et déglutir lentement, très lentement, sentir la croûte racler les parois du larynx, sentir la bouchée rouler sur l'œsophage. Plus le contact du pain adhère à celui de l'intérieur,

plus mon intérieur s'apaise. Fantastique voyage de ce bol alimentaire qui me plaît me convient et m'appartient. La dernière bouchée avalée, je suis contentée. Je suis bien.

Je me lève. Les lumières de tous les appartements se sont éteintes. Je suis seule dans tout l'immeuble noir. Je suis bien, je quitte le salon, traverse la bibliothèque, tous mes livres familiers me regardent et me rassurent. Je m'approche du bureau. Un téléphone, un ordinateur trois fois déjà changé, et sur ce bureau des crayons, des stylos, des papiers collants, un nombre impressionnant de papiers jaunes collés dans le désordre, aide mémoire de notre mémoire défaillante. Confortant désordre. Encore des crayons, des feutres et des bics, des rubafix fushia, jaune poussin, vert. Des règles sophistiquées, d'autres de publicité. Des livres de grammaire, de littérature, des dictionnaires usuels écornés, pages froissées d'avoir été utilisées ; des piles de feuilles écri-

tes tantôt gardées dans des dossiers, tantôt éparpillées parce que jamais terminées. La pièce est calme le jour, plus encore la nuit.

Je m'approche du bureau et refais le geste que j'avais interrompu depuis deux ans. Je craque une allumette et l'approche d'une fine et longue cigarette. J'aime maintenant cette lueur qui surgit rapide de l'allumette, petit goût de soufre et qui me fait dire, hypocrite, que je ne fume plus autant puisque je ne suis plus esclave d'un briquet. Sur mon bureau, traînent des dizaines de boîtes d'allumettes de peur d'en manquer. L'allumette devenue plus importante que la cigarette, je décrète que je ne suis plus une vraie fumeuse. Je peux me passer de cigarettes mais pas d'allumettes. Le syllogisme n'a tenu qu'un temps. Sur mon bureau ne traînent ni cigarettes ni allumettes. Je n'ai plus écrit pendant deux ans.

Lydie KOSKAS